

Recherches sociographiques



Louis FRÉCHETTE, Mémoires intimes

Jean-Paul Montminy

Volume 4, numéro 1, 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055172ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055172ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Montminy, J.-P. (1963). Compte rendu de [Louis FRÉCHETTE, Mémoires intimes]. *Recherches sociographiques*, 4(1), 119–120.
<https://doi.org/10.7202/055172ar>

Et nous voilà amenés tout naturellement aux conclusions de M. Eccles : « C'est pendant cette période que la Nouvelle-France commença à brûler la chandelle par les deux bouts ; si son existence en fut écourtée, du moins fut-elle particulièrement brillante. Cet éclat apparaît aussitôt à tous ceux qui étudient cette période, même superficiellement. Aux yeux de certains, il a semblé que cette lumière émanait de Frontenac et qu'elle irradiait de sa personne sur la Nouvelle-France, alors qu'en vérité ce fut le contraire qui se produisit » (p. 182).

La lecture de ce petit livre nous laisse un certain malaise. On a l'impression d'une charge. Ainsi, pour M. de la Barre, qui remplaça quelque temps Frontenac comme gouverneur, l'auteur se montre plus indulgent : ses échecs sont expliqués, en définitive, par le manque de chance (p. 100). Non pas que nous soyons tenté de regretter le cher mythe évanoui : dans l'historiographie canadienne, il reste bien d'autres héros très fermes sur leur socle. Mais la thèse a quelque chose d'excessif en un autre sens. Dans ce livre, Frontenac nous apparaît étrangement seul ; je veux dire que l'arrière-plan de la société de l'époque manque de consistance.

Faut-il rappeler que Frontenac, gouverneur d'une petite colonie, était un rouage dans un système administratif vaste et rigide ; ses querelles avec l'intendant, par exemple, s'expliquent sans doute quelque peu par un mode trop abstrait de répartition des pouvoirs. Quant à la traite des fourrures, elle était une nécessité inéluctable dans une pareille structure sociale : la pauvreté des autres ressources, les conflits d'intérêts avec la métropole, la faible population, la pénurie d'artisans rendaient difficile une autre orientation de l'économie et des occupations. On est dès lors étonné de cette déclaration de l'auteur : « La mission de Frontenac était fort simple : faire abandonner aux coureurs de bois leur manière de vivre, pittoresque mais économiquement nuisible, et les engager dans des occupations moins rémunératrices pour eux et plus monotones, mais en définitive infiniment plus avantageuses pour la Colonie. Il devait aussi, bien entendu, parer aux menaces extérieures qui pesaient sur le commerce des fourrures... » (p. 55). Était-ce vraiment si simple ?

Dans sa volonté de dissiper un mythe, M. Eccles a peut-être méconnu un certain nombre de problèmes historiques qui nous importaient davantage.

Fernand DUMONT

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Louis FRÉCHETTE, *Mémoires intimes*, Montréal, Fides, 1961, 200 p. (Collection du Nénuphar).

En publiant les *Mémoires intimes* de Louis Fréchette dans la collection du Nénuphar, les Éditions Fides ont rendu service à tous les chercheurs intéressés au Canada français. Dans une note, Fréchette écrivait : « Il s'agit... dans ces pages, de faire revivre un peu, à l'aide de nos réminiscences personnelles, quelques lueurs d'un passé vieux de plus d'un demi-siècle, dans ce qu'elles peuvent avoir d'intéressant pour d'autres yeux que les miens. Néanmoins, il est de mes souvenirs d'enfance qui, s'ils ne sont pas d'un intérêt bien général, indiquent au moins le caractère d'une époque, en font revivre quelques lignes effacées. donnent la couleur spéciale d'un certain milieu » (cité p. 173).

Fréchette ne nous livre donc pas une analyse historique fouillée, appuyée sur les documents écrits, ponctuée de jugements. Il raconte. Et son récit, bien accordé aux réactions de ses concitoyens, nous amène à vivre avec eux les événements quotidiens des années 1840-1850.

C'est ainsi que nous participons, en quelque sorte, aux habitudes de vie de l'époque : les systèmes de chauffage et d'éclairage, les méthodes pédagogiques vraiment étonnantes dans leur rudesse. Nous percevons aussi de véritables strates sociales. Il y avait dans chaque localité un ou deux bourgeois, gros commerçant ou propriétaire d'une coupe de bois, généralement un Anglais.

À Lévis, il y avait surtout ceux de la « Côte » et ceux des « Chantiers ». Il semble qu'une opposition assez forte existait entre ces deux groupes. Les premiers, les « habitants », fiers de leur occupation parce que maîtres de leur temps regardaient avec mépris les « travailleurs », les salariés qui devaient s'exiler six mois par année pour aller couper le bois. Chaque retour annuel des bûcherons, de l'argent « plein les poches », porteurs d'idées nouvelles, causait un malaise dans ce milieu fermé sur lui-même.

Fréchette nous permet également de saisir un peu la réaction des gens du peuple aux troubles de 1837. Il nous fait mieux comprendre l'ascendant de ces héros de la parole que furent Papineau et Chiniquy.

L'importance de la parole, de la conversation dans une société traditionnelle, elle est présente tout au long de cet ouvrage. « À cette époque... la puissance de la presse n'était même pas à son aurore » (p. 118), « les livres étaient rares dans nos parages et ces chants chers à nos premières émotions n'arrivaient jusqu'à moi qu'en passant de bouche en bouche par la filière des traditions » (p. 91). Ce que l'auteur dit des chants vaut, à n'en pas douter, pour toutes les autres valeurs culturelles ; d'où l'attention portée aux « métiers ambulants » : notaires, fondeurs de cuillers, crampeurs de poêles, instituteurs, ces « col-porteurs de l'intelligence » (ch. 5). Tous ces hommes contribuaient largement à répandre les coutumes parmi les Canadiens français et à unifier le mode de vie de ce peuple.

Le livre de Fréchette n'est pas un grand livre, mais c'est un livre qui plaît. Il sera plus qu'utile à qui s'intéresse au Canada français du XIX^e siècle.

Jean-Paul MONTMINY, O. P.

Lt.-Gen. Maurice A. POPE, *Soldiers and Politicians: The Memoirs of Lt.-Gen. Maurice A. Pope, c.b., m.c.*, Toronto, University of Toronto Press, 1962, 462 p.

Ce livre a été analysé assez longuement et plutôt favorablement au moins dans trois revues : dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (mars 1963), par Jacques Gouin ; dans *The Canadian Historical Review* (juin 1963), par Roger Graham et dans *Canadian Forum*, par D. J. Goodspeed. Il est difficile d'ajouter beaucoup à ces analyses si ce n'est pour souligner que le livre est intéressant comme témoignage d'une société : celle dans laquelle l'auteur a vécu. Le lieutenant-général Pope est le petit-fils d'un Père de la Confédération et le fils de Sir Joseph Pope, qui fut le premier secrétaire aux Affaires extérieures du Canada, et dont les mémoires ont été publiés, en 1960, sous le titre révélateur de *Public Servant*. Son grand-père maternel était le juge Henri Taschereau, frère de l'ancien premier ministre du Québec, Alexandre Taschereau. Le lieutenant-général Maurice Pope compte donc d'innombrables cousins dans la bonne société de la ville de Québec. Par ailleurs, il a épousé la fille du comte Jean-Jules du Monceau de Bergendal. À la fois Canadien d'expression française et Canadien d'expression anglaise, il représente un type de haute bourgeoisie qu'on rencontre assez souvent au Canada. Reçu ingénieur en 1911, il a fait la guerre de 1914 dans le corps canadien du génie pour décider de demeurer dans l'armée. Entre les deux guerres, il a occupé différents postes dont un à Québec. Pendant la seconde grande guerre, il a d'abord servi en Angleterre comme officier d'état-major, puis il a été membre de la section canadienne de la Commission permanente canado-américaine de défense à Washington.